



Célébration - Revue de presse

**Théâtre  
de Belleville**

01 48 06 72 34  
94, rue du Faubourg  
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville  
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

[www.theatredebelleville.com](http://www.theatredebelleville.com)

Tarifs

Abonné.es 10€  
Plein 26€ • Réduit 16€  
-26 ans 11€  
(-1€ sur la  
billetterie en ligne)

**Service  
de presse Zef**

01 43 73 08 88

Isabelle Muraour  
06 18 46 67 37

Emily Jokiel  
06 78 78 80 93

Du ven. 5 au  
dim. 28 avril 2019

[contact@zef-bureau.fr](mailto:contact@zef-bureau.fr)  
[www.zef-bureau.fr](http://www.zef-bureau.fr)

# L'Humanité

La pièce de Pinter, mise en scène par Jules Audry, dénonce par le biais de l'absurde et de l'humour les agissements des individus liés aux pouvoirs financiers.

Ils se retrouvent dans un restaurant huppé, quelque part dans une ville d'Europe. Lambert et Julie célèbrent l'anniversaire de leur mariage et ils ont invité Matt et Prue. Originalité, les deux garçons sont frères, les deux filles sont soeurs. Un autre duo est installé un peu plus loin, pour fêter la promotion de l'homme. S'ajoutent les tenanciers du lieu, ici deux dames, et un serveur original, en kilt, qui profite de la moindre faille pour raconter les aventures aussi fausses qu'insensées de son grand-père. Harold Pinter (Nobel de littérature en 2005), dont ce fut la dernière pièce, écrite en 1999, manie avec jubilation l'absurde des situations. Il n'est jamais question, chez lui, de parler pour ne rien dire, mais le dit n'est pas forcément chargé du sens attendu. Dans cet univers, Quentin Dassy, Francesca DiPrima, Léa Fratta, Faustine Koziel, Orane Pelletier, Garion Raygade, Ulysse Reynaud, Marco Santos et Florence Vidal relèvent le défi. De brefs passages musicaux viennent, comme des virgules, permettre des respirations entre deux scènes. « Je souhaite faire coexister la froideur des situations de Pinter et la musique de variété italienne (notamment Paolo Conte) afin de perturber les pistes quant à la localisation de ce restaurant », explique Jules Audry, qui dit vouloir poursuivre « la recherche d'une esthétique du kitsch et du souvenir dans le mélange des références esthétiques ».

## **Un repas qui prend des allures de farce inquiétante**

En solidarité affirmée avec Pinter, il décortique avec délectation la vulgarité, la rudesse verbale et physique, et la sottise lourde d'une bourgeoisie oeuvrant dans la finance et ses arrière-boutiques. Ce repas, qui prend des allures de farce inquiétante, avec tantôt la tête plongée dans des assiettes emplies de farine blanche, tantôt avec des pas de danse révélant des urgences sexuelles, se transforme en naufrage. Non pas du fait des comédiens, exacts dans la démesure millimétrée, ni de la mise en scène, qui module les situations, ni du texte bien évidemment. Le naufrage esquissé est celui d'une société de dominants, de leur débauche dans un pays indéfini. Pinter, qui n'a jamais été avare de critiques franches jadis contre le gouvernement de Margaret Thatcher ; qui a dénoncé l'invasion de l'Afghanistan, la guerre du Golfe, la dictature de Pinochet ou encore le libéralisme, cogne fort et s'en donne ici à coeur joie. Une savoureuse récréation. G. R.

# ALORS

Bonsoir Messieurs-dames, avez-vous réservé ? Bien sûr, votre table est prête. Prenez place dans un restaurant quelque part en Europe, d'un certain standing. Face à vous, telle la Cène, trois couples vous font face. Deux d'entre eux dînent ensemble et fêtent un anniversaire de rencontre. Les femmes sont sœurs et travaillent dans des organisations humanitaires tandis que leurs compagnons sont des "conseillers en stratégie". Ces étiquettes sociales ne sont que des mascarades. Côté cour, le troisième couple se compose d'un banquier et d'une institutrice, ex-secrétaire dodue pelotée par la hiérarchie. Pour saupoudrer le tout d'une ambiance anxieuse, un serveur vagabonde, en tenue écossaise, avec sous le bras les cendres de son très regretté grand-père. Les responsables du restaurant se font discrets pour ne pas ennuyer leurs clients qui eux-mêmes, sont dérangés. L'anxiété est servie dès les amuse-gueules, celle qui prend aux tripes. Tous les comédiens s'enfarinent la gueule quand ils n'ont pas les yeux exorbités en fixant le public. Les mots sont servis sur un plateau d'argent car entre les lignes on comprend les non-dits et les sous-entendus. Une saveur en cache une autre. Chacun semble vouloir démontrer par A + B qu'il est heureux dans sa vie pas folichonne. Chacun est à fleur de peau, déséquilibré et/ou psychopathe. Les verres sont bus cul-sec, le mal-être n'est pas dit mais clairement visible. Ils sont sur un fil. Les comédiens, élèves de la troisième année de l'école des Enfants Terribles, sont très prometteurs. La pièce est originale et la névrose est entièrement restituée. Le jeu expressionniste, avec les yeux qui ne clignent presque pas et les grands sourires forcés, est un pur régal.



Même si elle n'est pas aussi connue que *Le Gardien* ou *L'Anniversaire*, *Célébration* - créée en 2000 à Londres dans une mise en scène de Pinter - se profile une foudroyante synthèse théâtrale des thèmes phares et des interrogations incisives et tourmentées d'un auteur qui paradoxalement s'est toujours écarté des ressorts traditionnels de la psychologie classique et des préoccupations idéologiques. Frôlant toujours le théâtre de l'absurde, ce dernier réputé pour être un excellent levier d'effets tragico-comiques, le théâtre pinterien fascine avant tout par son art de l'exploration reptilienne du langage. "Est réputé pinteresque ce qui est de l'ordre de l'iceberg : un minimum de visible et d'audible, un maximum de sous-entendus", a écrit, non sans humour, un chroniqueur théâtre, résumant parfaitement la dialectique de l'auteur britannique. L'on pourrait ajouter que toujours à double tranchant, ce langage est au centre de tout son théâtre : jeu sournois de domination ou promesse éphémère de paix, lisse ou violent, insaisissable à force de transparence, lassant, créant finalement un déséquilibre permanent, lui-même paradoxalement instaurant un certain ordre.

Avec *Célébration*, l'on est entraînés dans une infernale succession de non-dits de six convives. L'histoire se déroule dans un restaurant huppé d'une capitale européenne. Deux couples y fêtent un anniversaire de mariage et un troisième célèbre une promotion. Plus précisément il y a deux frères, Matt et Lambert, conseillers en stratégie. Ils ont épousé Julie et Prue, qui sont deux soeurs, et qui s'occupent d'organisations caritatives. Quant au second couple attablé dans le restaurant, il est composé de Suki, institutrice, et Russel, employé dans une banque.

Il y a aussi trois personnages tout aussi intéressants qui composent le personnel du restaurant et dont le rôle est de faire tout ce qu'il faut pour calmer le client. Le plus souvent aigres, les propos échangés pendant le repas par ces trois couples constituent le nerf glacial et ironique de la pièce. Subtilement, la direction d'acteurs de Jules Audry nous suggère l'aspect à la fois chaotique, kitch et burlesque des situations vécues par les personnages, dont la mimique - et la gestuelle - fait parfois songer aux films de Murnau et de Lang ou à aux personnages du Teatro Malandro d'Omar Porras.

En une habile et inquiétante progression narrative le spectateur est orienté vers un fort climat expressionniste et plus généralement dans une atmosphère théâtrale très cinématographique. (Parmi les nombreuses sources d'inspiration de *Célébration* Audry cite *Eyes Wide Shut* (Kubrick), *Festen* (Vinterberg), *Le Charme discret de la bourgeoisie* (Bunuel) et *The Party* (Edwards).) Sans forcer le trait, le jeu des neuf comédiens se profile persuasif et intense, évoluant dans les eaux troubles de ce fameux climat absurde et funambulesque, qui fait toute la saveur et la renommée de l'écriture pinterienne. Particulièrement bien rodé, ce spectacle prenant est une bien belle réussite théâtrale !



## Spectatif

Théâtre et musique surtout. Chose artistique en général. Passionné, je poste ici mes critiques, je partage des coups de cœur. Dans tous les cas, je ne parle que de ce que j'ai aimé. Frédéric Perez.

Un spectacle splendide qui restitue à merveille l'univers de Harold Pinter, fait de mots qui courent et se percutent, tout en saillies vachardes et en non-dits révélés, sautillant sur des situations aux allures absconses, souvent absurdes et parfois piquées de surréalisme et de poésie.

« Dans un restaurant huppé d'une capitale européenne, deux couples fêtent un anniversaire de mariage et un troisième célèbre une promotion. Autour d'eux et avec eux, les deux hôtes et le serveur de l'établissement s'activent. »

Pinter écrit avec cette pièce qui sera sa dernière, créée en 2000, un portrait au vitriol de la société qu'il abhorre, boursouflée des fausses valeurs d'une démocratie d'apparat. Là où le pouvoir, l'argent et le sexe sont les leviers puissants de la reconnaissance sociale, les états méprisables de la quête identitaire, les preuves arrachées aux autres s'il le faut de la réussite personnelle. Il y a celles et ceux qui ont et frustrent les autres, et il y a celles et ceux qui n'ont pas et qui cherchent à échanger leurs places.

« Une impeccable mécanique de concision percutante et d'ironie acerbe, où les répliques fusent, se croisent et dérapent à la surface d'une réalité autre que celle qui est apparemment exprimée. » écrit le traducteur Jean Pavans à propos de CÉLÉBRATION.

« *Un mec quelconque ne sait pas qu'il existe d'autres mecs quelconques. D'une manière générale. Je l'ai souvent remarqué.* »

Au-delà de la dénonciation sourde qui s'expulse ou rampe insidieusement et qui fait de son théâtre un théâtre de la menace qui plane, qui explore les recoins de la pensée individuelle et les stéréotypes de la pensée collective, Pinter sort ici le grand jeu de la noirceur cynique, crue et grossière et de la bouffonnerie manifeste des situations qu'il extrapole à souhait.

« *Elle m'a mené par le bout du nez, c'est tout. C'est drôle. Je pensais qu'elle te menait plutôt par le bout du nœud.* »

L'hypocrisie vacharde des personnages règne et fait d'eux des monstres de dégoût, d'élégance crasse de l'abject. Nous les aimons et les haïssons à la fois tant ils sont drôles de cynisme éprouvé et irritant de bassesse dégoulinante car en fait, ils ne nous surprennent pas. Nous sommes en terrain de connaissance. Ils nous parlent de nous-même et des autres autant qu'ils se parlent entre eux.

**Un texte superbe. Un spectacle d'une stupéfiante réussite.**

La mise en scène de Jules Audry est inventive et jusqu'au boutiste. Les répliques comme les situations sont colorées et vivaces, sans appui inutile. Les silences et les effets ponctuent le flot des mots et des actions. Nous passons de scènes franches et réalistes à des moments proches d'un ailleurs improbable. La violence décapante et la poétique irréaliste du théâtre de Pinter sont là. Totalemment, simplement, efficacement.

La jeune distribution à la fraîcheur alerte et renversante de drôlerie montre toute la sensibilité nécessaire pour faire ressortir l'humanité telle que Pinter souhaite la décrire. Quentin Dassy, Francesca Diprima, Léa Fratta, Faustine Koziel, Orane Pelletier, Garion Raygade, Ulysse Reynaud, Marco Santos et Florence Vidal, jouent avec une aisance perlée et une justesse de ton accomplie. Elles et ils font mouche à chaque touche. Chapeau bas mesdemoiselles et messieurs !

Un fichu beau travail, surprenant et captivant, cru et cruel, qui sert ô combien le théâtre de Pinter. Un spectacle agréable, drôle et déconcertant, que je recommande vivement de découvrir.



Voir du Harold Pinter un dimanche en matinée, c'est comme voyager dans le temps. Ou, pour être plus précise, voyager dans l'absurdité de notre existence. Critique d'une adaptation réussie de "Célébration", de Harold Pinter, actuellement au - décidément très inspiré - Théâtre de Belleville.

Que célèbrent-ils dans cette pièce ? Un anniversaire de mariage ? Une réussite professionnelle ? La vie, peut-être ? Oui, c'est ça. La vie et ses turpides, ses aléas, ses mensonges, ses violences domestiques, ses érotismes, ses excès. Dans cette adaptation de Célébration de Harold Pinter mise en scène par Jules Audry, les personnages sont complètement... paumés.

Derrière une apparente normalité bourgeoise, qui les accule à se vêtir avec raffinement et à discourir avec goût, ils sont plus déments les uns que les autres. Ce décalage est annoncé in media res avec un début en musique qui montre un serveur en kilt déambuler entre des tables de restaurant pour servir du vin à un homme, avant d'aller jouer aux cartes avec une dame sur un canapé. L'absence de paroles en dit déjà long sur l'absurdité à venir. Lorsqu'une femme élégamment habillée d'une robe rouge fait son entrée pour assommer son mari de phrases essoufflantes (l'homme au vin), le fait que tout partira à vau-l'eau ne fait plus aucun doute.

La relation entre ce couple révèle une étrangeté qui n'est pas sans faire penser à Becket : les deux personnages dialoguent sans s'entendre, dans un vide émotionnel sans gouffre, pour se raconter, au final et avec un sourire de façade, qu'ils se trompent l'un et l'autre. À cet échange déshumanisé, en succède un autre qu'il l'est encore davantage. Celui entre les quatre autres personnages de la pièce, qui ont réservé une table derrière l'homme et la femme. Ces deux couples - les femmes sont sœurs, les hommes frères - trônent littéralement dans l'espace puisque leur table, à la manière d'un banquet, nous fait face. On comprend vite que l'homme du premier couple est un séducteur lubrique qui frappe sa femme parfaitement soumise, parfaitement en colère et parfaitement frustrée ; que l'autre homme, son frère, est écrasé par la présence du premier malgré une femme qui semble plus assertive. Après avoir tenté un dialogue, ils plongent leur tête de concert dans leur assiette pour se relever plus tard la gueule enfarinée. Clownesques, ridicules.

Ils se sont donc réunis pour fêter le nième anniversaire de mariage du premier couple (dont on ne saura jamais le nombre) dans la joie et la bonne humeur alors même qu'ils se déchirent. Personne n'écoute personne ; personne ne fait confiance à personne ; personne ne se parle vraiment. Le seul personnage peut-être, qui parle, c'est ce serveur en kilt, discret mais présent. Lorsqu'il prend la parole, il est écouté, pour de vrai. Bien que tout ce qu'il dise soit un ramassis de mensonges éhontés à propos d'un grand-père qui aurait connu tout le gratin littéraire, politique et historique. Bref, dans ce restaurant où les couples se retrouvent pour fêter quelque chose, rien ne sonne juste. Tout est faux. Tout est faux-semblant.

Avec l'art de la langue qui est la sienne, Pinter nous dévoile une société rongée par les apparences, dans l'incapacité de dialoguer sainement. Le verbe est d'autant plus cinglant qu'il est joliment dit. Sur scène, les comédiens en prennent efficacement possession, se régaland d'interpréter cette galerie de personnages retors : ils sont tous très à l'aise dans l'espace, dans leur corps, dans leurs habits, dans leurs mouvements et dans leur ineptie, chacun à sa manière. Mais aussi dans tous ces silences qui ponctuent la pièce, car dieu sait qu'ils sont nombreux. Récurrent sont les instants où ils se regardent, mutiques, en chien de faïence, ou déambulent sur des airs des années 1930. Le tout est fluide, plaisant, grinçant et beau à voir. L'atmosphère visuelle de cette adaptation, qui alterne judicieusement entre les couleurs chaudes de cette belle époque bourgeoise et les couleurs diaphanes des restaurants huppés, distille dans l'esprit du spectateur une sensation entremêlée de jouissance et de malaise. Car, malgré soi, chacun d'entre nous peut se retrouver dans cette grotesque comédie humaine.



**Radio Soleil**  
**إذاعة الشمس**

**JEUX DE SCÈNE**

**L'émission de radio Soleil  
consacrée à l'actualité du spectacle vivant**

**“Une belle stylisation des situations des personnages  
grâce à la mise en scène de Jules Audry.”**





**CÉLÉBRATION. L'ART DU HUIS CLOS COMPLÈTEMENT DÉJANTÉ OÙ LE CYNISME ABSURDE SERT DE SAVOIR VIVRE.**

Une salle de restaurant, un couple qui fête une promotion et à une autre table, deux couples qui fêtent un anniversaire de mariage. On est dans un endroit chic, fréquenté par la bourgeoisie londonienne, l'ambiance est cosy et étouffée jusqu'à un petit détail qui dérape, et un autre et puis encore un autre et là on passe dans un autre registre... Les personnages sourient, se parlent et en se parlant ils laissent tomber les masques où en enfilent d'autres dans une perpétuelle fuite en avant, dans une perpétuelle quête d'amour et de sens. Le parler est cru, trivial, en décalage avec ce côté très bourgeois, très sophistiqué. Les personnages se déchirent « en souriant ». C'est impitoyable et pitoyable. C'est extrêmement violent sous cet aspect très polissé. Harold Pinter fait là une critique acerbe de la société anglaise. Il dénonce l'hypocrisie latente de cette société bourgeoise. Il se moque avec une cruauté jouissive de ses compatriotes et plus largement de ses contemporains et de son époque.

#### **La dénonciation de la violence machiste de la bourgeoisie anglaise**

Cette pièce a été écrite en 1999. Et comme dans toutes les pièces d'Harold Pinter les dialogues et les situations reflètent les inégalités sexistes de la société anglaise et occidentale de l'époque, c'est-à-dire les inégalités entre les positions féminines et masculines. Les hommes sont dans le pouvoir et la domination et les femmes sont cantonnées à la séduction et à la soumission. Elles accompagnent les hommes, en tant qu'épouses ou amantes. Les femmes sont institutrices ou secrétaires ou oisives et les hommes sont banquiers ou consultants, bref des « winners ». Les femmes subissent et les hommes dominent. Les insultes sexuelles alliées à la provocation et à l'humiliation fusent. On peut y voir une dénonciation de ces rapports machistes bien avant la dénonciation du #metoo.

#### **Une référence littéraire**

Pour rappel Harold Pinter a obtenu le prix Nobel de Littérature en 2005. De plus, ses pièces sont devenues des monuments incontournables dans le monde du théâtre » Ainsi, Pinter jouit aujourd'hui d'une posture de « classique moderne ». Il est considéré comme la figure la plus illustre du théâtre anglais de la seconde moitié du XXe siècle.

#### **La parodie burlesque au service de la dramaturgie**

La dimension absurde est omniprésente dans l'écriture de Harold Pinter. Et la mise en scène de Jules Audry, extrêmement intelligente y injecte une touche supplémentaire de burlesque et de « décalé » qui renforce la dramaturgie. Les silences entre les phrases, le décalage des mots et des situations perturbent et accentuent aussi le côté absurde. Les personnages pensent tout haut sans les limites qui prévalent en bonne société. On oscille entre rêves, cauchemar et retour à l'enfance avec le personnage du serveur qui revient régulièrement raconter des souvenirs imaginaires. Les personnages sont perdus et profondément désespérés ce qui contraste avec la mise en scène festive. Les personnages oscillent ainsi entre leur solitude car chacun au final est désespérément seul et cet artefact de fiesta déjantée qui s'intercale entre les scènes plus moires.

#### **La mise en scène rend hommage et s'est inspiré de Buñuel, Kubrick, Bourdin et bien d'autres...**

Jules Audry dans sa mise en scène a choisi et revendique des inspirations prestigieuses à un certain nombre d'artistes dans bien des domaines différents qu'il nous énumère complaisamment sur le leaflet distribué avant la représentation et que l'on peut donc s'amuser à retrouver tout le long du spectacle. Franchise que j'apprécie énormément car elle éclaire certains choix scénographiques et nous donne quelques indices face à ces nombreuses interrogations que suscite cette pièce.

Fabienne Schouler



## critiquetheatreclau.com

Dans un restaurant londonien branché, Lambert et Julie fêtent leur anniversaire de mariage en compagnie de Prue et de Matt. Au cours de leurs discussions superficielles et quelque peu grivoises, nous apprenons que Lambert et Matt sont fiers de leur profession et méprisants vis-à-vis des démunis.

\*Nous sommes conseillers stratégie pour maintenir la paix (A quel prix ?) Leurs épouses, petites bourgeoises imbues imposent une image d'elles sociale et bienveillante.

\*Nous nous occupons d'associations humanitaires.

Ils sont arrogants, cruels et légèrement vulgaires. Les chansons paillardes fusent. La goujaterie de Lambert est grandiose ; il évoque le grand amour de sa vie en présence de sa femme éberluée. Ils vont lier connaissance avec leurs voisins de table. Rusell banquier, fête sa promotion avec son amoureuse Suki quelque peu aguicheuse et charmeuse. Ancienne maîtresse de Lambert et autrefois secrétaires se prêtant aux avances de ses patrons. Les rapports de force vont surgir, la vie amoureuse est réduite à peu de chose ; promotion, coucherie, ascension sociale.

L'hypocrisie est grande, chacun se raccroche à ses illusions pour ne pas sombrer. Au milieu de cette société en péril, le serveur nous conte la vie culturelle de son grand-père. C'est un personnage émouvant qui réchauffe cette société dépravée d'un peu d'humanité. La mise en scène de Jules Audry est vivante, dynamique, originale et pertinente. Les comédiens Quentin Dassy, Francesca Diprima, Léa Fratta, Faustine Koziel, Orane Pelletier, Garion, nous emportent dans leurs délires avec brio. C'est drôle et cruel, loufoque et dramatique. C'est toujours un grand plaisir de retrouver Harold Pinter.



Avec son dernier opus théâtral “Célébration” qui officie comme un miroir civilisationnel tendu au spectateur, le dramaturge anglais Harold Pinter propose de passer quarante minutes dans un restaurant en compagnie de trois couples qui vont, sans pudeur, tant se jeter à la face leurs quatre vérités.

Cette situation banale dépourvue d’action, comme l’affectionne l’auteur, se déploie, tel un gros plan quasi cinématique sur deux tables, en huis clos délétère dans lequel sont disséminés la vacuité, le cynisme et la trivialité des nantis contemporains à l’ignorance crasse. Et bien évidemment cette satire féroce s’inscrit dans le registre pinterien du théâtre de la parole dans lequel le langage constitue le ressort du jeu.

Jules Audry met en scène cette partition dans un tout autre genre, celui du théâtre gestuel avec le “running gag” de la tête dans l’assiette de farine et l’ajout de scènes muettes surnuméraires et d’intermèdes musicaux qui en augmentent de moitié sa durée et, surtout, déportent l’attention sur l’interprétation burlesque des personnages érigés en figures grotesques.

Cette dénaturation en déconcertera sans doute certains. Aux autres d’apprécier “la direction d’acteur expressionniste” et “l’esthétique du kitsch” qui, ainsi qu’il l’indique dans sa note d’intention, ont guidé Jules Audry ainsi que la jeune garde de comédiens issus de l’Ecole des Enfants terribles.

MM.

# LA PETITE REVUE

Critique littéraire et théâtrale

Un restaurant chic, peut-être à Londres. Trois couples dînent. Les deux premiers (deux sœurs ayant épousé deux frères) fêtent ensemble un anniversaire de mariage, le troisième, une récente promotion. Sous les yeux du personnel du restaurant, la soirée dégénère peu à peu.

« Célébration » est la dernière pièce d'Harold Pinter. Le dialogue, parcellaire et décousu, ne livre que peu d'informations sur chacun : un prénom, un métier, un lien de parenté. L'essentiel est tu. Murés dans leur solitude et prisonniers des conventions sociales, les trois couples parlent sans s'écouter, révélant, entre les lignes, leurs failles et leur violence. Le texte, absurde et corrosif, fustige la déliquescence d'une société bourgeoise dont le vernis craque de toute part : la réussite matérielle est un leurre, le chaos intérieur de chacun indomptable.

« Célébration » constitue un stimulant défi de mise en scène. S'appuyant sur une scénographie élégante et une création lumière (François Duguest) de toute beauté, le travail de Jules Audry crée des images fortes. Les neuf comédien(ne)s de la distribution, issu(e)s de l'école des Enfants Terribles, constituent un collectif homogène et très investi. Parmi eux, Ulysse Reynaud, qui hérite d'un rôle hilarant de serveur mythomane, est excellent. L'aridité du texte en déconcertera sans doute certains, mais ce travail ambitieux et très maîtrisé mérite d'être découvert.

Y. A.

Au Théâtre de Belleville, Jules Audry plonge l'ultime pièce du dramaturge britannique dans un bain bouillonnant, mélange de réalisme absurde et d'onirisme terrifiant. Un spectacle prometteur à bien des égards.

Comme souvent chez Harold Pinter, Célébration s'ouvre sur une situation somme toute assez banale. Dans un restaurant londonien – ou européen, selon le metteur en scène Jules Audry qui se plaît à ajouter des chansons italiennes en fond sonore, histoire de brouiller les pistes – trois couples, installés à deux tables différentes, célèbrent leur réussite. Néo-bourgeois patentés, ils évoluent dans les hautes sphères de la société, les hommes en tant que banquiers ou conseillers en stratégie, les femmes dans des ONG de premier rang. En compagnie du frère du premier, Matt, et de la soeur de la seconde, Prue, eux-mêmes en ménage, Lambert et Julie fêtent leur anniversaire de mariage, quand Russell et Suki, attablés non loin de là, se réjouissent de la promotion de Monsieur. Tout semble aller bon train, donc, pour ces « happy few » de nos sociétés contemporaines, sauf que le lieu exerce sur eux une étrange pression.

Hanté par un trio d'employés au comportement un peu louche, dont un serveur qui ne cesse de vouloir parler de son grand-père fantasmé – jouant notamment aux cartes avec Mussolini et Churchill –, le restaurant agit comme un révélateur de vérité, coincée sous l'épaisse couche de faux-semblants sociaux. Entre la poire et le fromage, se découvre un mal-être collectif surgi des tréfonds du passé. Pendant que Suki reproche à son mari son aventure d'un soir avec une secrétaire et fait la liste de ces fois où, dans sa jeunesse, elle a couché avec des hommes « derrière les fichiers », Lambert raconte son seul vrai coup de coeur amoureux pour une femme qui n'est aujourd'hui pas la sienne.

Entre eux, les répliques fusent, frottent, s'entrechoquent. Personne ne s'écoute, mais tout le monde se déverse, comme si l'heure de la libération intime avait enfin sonné. Comme toujours chez Pinter, l'important se niche davantage dans les non-dits que dans les phrases prononcées, qui ne sont que la partie émergée d'un iceberg existentiel à la composition douloureuse. Sans chercher à percer tout le mystère d'un texte qui doit garder une part d'ombre, Jules Audry construit des ponts, sous forme d'intermèdes, pour guider le spectateur dans cette dramaturgie labyrinthique. Grâce à sa fine compréhension des enjeux pinteriens, matinée d'ironie cruelle, sa lecture est un coup de maître, capable de créer un bain bouillonnant, mélange de réalisme absurde et d'onirisme terrifiant.

D'abord surprenante, car inhabituelle, sa direction d'acteurs expressionniste trouve tout son sens à mesure que la pièce avance. Poussés dans le rouge dès lors qu'ils s'expriment, les comédiens de l'École des Enfants Terribles, particulièrement convaincants, font de leurs personnages des automates, bons à recracher des discours prémâchés, à afficher un sourire de façade qui cache un terrible malaise. Leurs seuls moments de vérité – hormis pour le serveur qui la fait advenir grâce à son discours poétique – procèdent de leur expression corporelle. Aux moments où les bouches se referment, les corps s'ouvrent pour traduire les désirs profonds, les amours inassouvis, les blessures enfouies. Esthétiquement soignés par Jules Audry, ces interludes font toute la beauté, sensible, du spectacle, et donnent lieu à des images – la danse adultère, la dispersion des cendres du grand-père... – à la délicatesse riche de promesses.

# PIANOPANIER.COM

On sait pourquoi Harold Pinter a obtenu le prix Nobel de Littérature en 2005. Célébration est une pièce très particulière, elle donne à penser, même si l'on ne le veut pas, vient nous titiller les profondeurs et nous place dans un no man's land et un hors temps qui pourrait être ici et maintenant et nous renvoie à quelque chose qui est « Entre les actes » pour citer Virginia Woolf, à un aspect fragmentaire, discontinu, chaotique, brisé.

Le texte de Célébration nous montre l'incommunicabilité d'une jeunesse immémoriale, de sa violence et de ses frustrations.

L'histoire est simple et pourrait se dérouler en Angleterre comme ailleurs, là où translate, d'un soir à l'autre, la jeunesse dorée à travers l'Europe. Dans un restaurant des plus hype se retrouvent, d'un côté deux couples pour fêter l'anniversaire de mariage de l'un d'entre eux et de l'autre, un couple d'amoureux qui fête une promotion. À travers le fil discontinu du texte, on se rend vite compte que les amis sont de vraies hyènes. Le couple qui fête son anniversaire est composé d'une femme frustrée que son mari n'aime pas et qui lui impose sa violence physique. Les attitudes corporelles de la comédienne (Orane Pelletier) nous montrent toute la violence rentrée de cette femme, la manière dont son corps s'est peu à peu fermé à toute communication, la manière dont elle fait barrière –toutes les postures, chez tous les comédiens, sont calculées au millimètre, jusqu'à former des archétypes. Quant au mari, c'est un butor, conseil en stratégie, comme son frère présent, qui ne rêve que de baise, que de prendre, mais surtout pas avec sa femme qu'on imagine trompée allègrement,

Il est quelque part entre la violence du désir et le mal incarné. C'est un animal qui cherche d'autres animaux femelles pour assouvir ses pulsions. A l'autre table, un couple se retrouve pour fêter une promotion avec des conversations là aussi tout aussi décalées. On découvre vite que l'homme a des pulsions étranges et incontrôlables, tandis que la femme, vit, elle aussi, avec la partie la plus archaïque de son cerveau et s'aime en animal irrésistible mais victime de la violence et du pouvoir des hommes.

La mise en scène est formidable, rien n'est laissé au hasard, tout est tableau, image, cadre recomposé, à-plats puis déchirures, temps suspendu et tension extrême, le tout avec des morceaux de musique destroy ou des chansons populaires italiennes qui voudraient nous faire croire à la dolce vita. Un tableau est particulièrement impressionnant et bien que situé presque à la fin de la pièce, il fait définitivement adhérer, dans son entièreté, à cette comédie grinçante, si on avait eu des doutes : les personnages figés immobiles sur et autour d'un canapé. Les deux animaux sexuels côte-à-côte, se sont rassemblés au cours de la soirée, lui s'échoue sur elle avec ses dernières forces et elle, le maintient près de son ventre ou de son sexe, posture maternelle ou délirium sexuel, on ne sait plus trop, ils dorment ou somnolent, tête et corps abandonnés, presque disloqués. Les autres assistent à ce rapprochement, cette aimantation, sans agir, comme des statues ou des témoins à tout jamais silencieux ; des confettis projetés et embarqués dans une soufflerie s'échouent eux aussi sur le couple comme une neige ou plutôt une cendre mortuaire, celle du grand-père du serveur du restaurant qui va, depuis le début de l'histoire, de table en table, pour raconter l'élucubration d'une généalogie inventée à son grand-père qui aurait connu tout le gratin littéraire, hollywoodien et politique des années 20 aux années 40. Ce tableau est renforcé par une musique électrique de fin de monde hypnotisante et des lumières dans les rouges qui ajoutent au caractère de fin de parcours et de décadence de ces individus et de leur soirée.

On notera le soin apporté aux costumes qui donnent envie d'être élégants et aux masques de poudre comme des visages rongés –mais n'en dévoilons pas davantage, pour réserver la surprise- ainsi qu'au jeu millimétré et impeccable des comédiens.

On ne sort pas indemne d'une pièce d'Harold Pinter. Il faut savoir là où l'on en est du bien et du mal en nous. On pourrait penser à La Noce chez les petits bourgeois de Bertold Brecht en assistant à cette représentation, mais les monstrations de perdition nous emmènent au-delà d'une considération sur la bourgeoisie et affirment une modernité dans la forme, tant du texte que de la mise en scène, qui nous surprend et nous emporte.

A voir, si l'on aime avoir de bonnes surprises au théâtre et se sentir réveillé.



### **Célébration : un miroir du cynisme de notre société contemporaine**

Que célèbre-t-on dans ce restaurant huppé ? La réussite professionnelle d'un couple ou plutôt l'annonce progressive de leur infidélité réciproque dans un flot de paroles où chacun parle sans s'écouter ?

L'anniversaire de mariage fêté par deux autres couples ou plutôt le déchirement familial – les deux hommes sont frères, les deux femmes sont sœurs – dans la bonne humeur et avec le sourire de façade. Le marié, séducteur violent, annonce qu'il est amoureux d'une autre face à sa femme soumise et frustrée. Son frère semble, lui, sous l'emprise de son aîné. En première couche, la réussite professionnelle et sociale. Sous le vernis qui craquèle, le mensonge et la superficialité de leurs vies.

Pour sa dernière pièce, Harold Pinter a utilisé les ingrédients d'un huit-clos prenant, mettant à table les errements des bourgeois. Nantis, nos protagonistes affichent leur bonne situation (banquier, conseillers en stratégie) avec un certain dédain et un grand mépris. Leur bonne éducation masque la vulgarité et la cruauté de leurs mots pour panser leurs maux. Derrière leur apparence bourgeoise et leur communication raffinée, se cachent de profondes blessures que ce restaurant va révéler.

Ce mal-être collectif ressurgit derrière des situations anodines et des conversations superficielles où pouvoir, argent et sexe se côtoient comme étendards de faux-semblants sociaux. Avec cynisme, ils se mentent et font éclater leurs vérités : l'infidélité, l'amour transi, l'absence de sentiments... Le poids des non-dits explose.

Les restaurateurs écoutent sans sourciller, symbole de notre société qui approuve et se tait avec complaisance. Personne ne s'écoute et les échanges sont déshumanisés : sauf quand le serveur prend la parole, apportant poésie, humour et humanité dans ce monde dépravé.

D'un point de vue scénique, l'espace se divise en 3 : la table du couple à cour, le petit salon de la restauratrice à jardin, la table façon buffet du quatuor en fond de scène. Les jeux d'ombre et de lumière, au propre et au figuré, nous font passer de l'un à l'autre. Les plans se resserrent et se dézooment façon cinéma.

La mise en scène surprend : les comédiens ont des sourires de façade qui tranchent avec le mouvement de leur corps qui exprime leur intériorité (le désir, la blessure, le cri). La psychologie des personnages dans l'expression corporelle.

Le sens du sous-texte se traduit visuellement avec des actions à tous les plans et un esthétisme millimétré et chorégraphié comme sur cette danse d'anniversaire qui finit en danse de l'adultère.

Les intermèdes musicaux et les scènes muettes apportent de la respiration et de la sensibilité pour mieux apprécier la cruauté et l'humour noir du texte.

Les comédiens deviennent burlesques quand ils finissent enfarinés tel le clown blanc et l'auguste. Une situation absurde qui colle à leur situation de jeu.

Écrite à l'orée des années 2000, Célébration est le miroir de nos sociétés contemporaines dans ses fausses valeurs, sa quête identitaire et son individualisme décadent. La faire jouer par une jeune troupe, pleine de fraîcheur et de promesses, un joli pied de nez.

Xavier Paquet

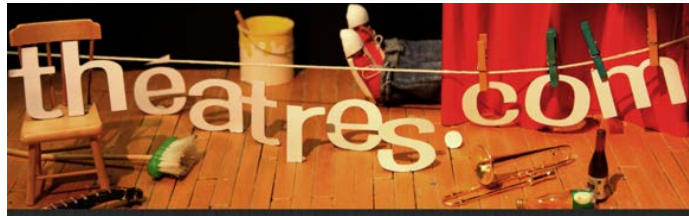




La recherche esthétique de l'équipe emmenée par Jules Audry crée un contraste violent avec les souvenirs crus qui surgissent dans ce restaurant où trois couples viennent célébrer qui un anniversaire de mariage, qui une promotion.

Une femme, assise, lit dans un salon d'attente, une radio crachote, qui pose l'époque dans les années 60. Une table dressée pour quatre. Une table dressée pour deux, un homme attend. Au plafond, 3 luminaires 70's, une lumière tamisée, orange. Un serveur en kilt.

Deux couples, deux frères mariés à deux sœurs, viennent dans ce restaurant huppé fêter un anniversaire de mariage. A la petite table, c'est une promotion qui est arrosée. A la sauce Pinter : des situations crues, des souvenirs qui sont autant de blessures, des dialogues surréalistes, des silences. De longs silences. J'ai été frappé par la recherche esthétique de l'équipe menée par Jules Audry. Par la qualité des costumes, des lumières. Par les petits gestes. Au dessus du texte, j'ai reçu les images. Le texte expose une situation, un conflit, l'image se compose, comme un tableau qui se crée, et le silence s'installe, l'image est tenue, je pouvais explorer le tableau, le savourer, chercher la lumière, comme chez les peintres hollandais du XVIIe siècle. Et recevoir le contraste entre la beauté de l'image et la violence des souvenirs.



## THÉÂTRE : « CÉLÉBRATION » LE BANQUET ONIRIQUE ET GLAÇANT DE JULES AUDRY

Après « Looking for Hamlet » Jules Audry revient au théâtre de Belleville avec une mise en scène chiadée de « Célébration ». Le texte de Pinter est plus pernicieux, plus sinueux que celui de Shakespeare et Jules Audry confirme magistralement l'essai, il extrait avec brio l'essence acide de cette écriture trouble pour un rendu visuel léché et particulièrement prégnant. Jusqu'au 28 Avril !

Ils célèbrent tous quelque chose dans ce restaurant à la mode, un anniversaire de mariage, une promotion, ce sont des gens normaux, des couples qui se font et se défont, des binômes qui se cherchent, qui se testent, qui se tendent. Toute la complexité de l'écriture de Pinter, tous les enjeux de ce texte sont ici sublimés par la mise en scène audacieuse de Jules Audry. Il prend en effet le parti, à l'instar de son « Looking for Hamlet » de placer son intrigue dans un registre cinématographique voire pictural. Il crée ainsi des tableaux esthétiquement très aboutis, des scènes dessinées à la perfection comportant de multiples détails, des peintures dont le vernis se craquelle au fur et à mesure de la soirée. L'écriture de Pinter accompagne cette sensation de lente dégradation, elle fait la part belle aux non-dits, aux hors-champs qui suintent cependant de plus en plus, qui finissent par déborder des personnages eux-mêmes. Ainsi toute la maîtrise absolue de l'apparence avec laquelle les personnages nous accueillent, cette arrogance assumée, laissent peu à peu la place à une violence sourde, à une aigreur rampante et un malaise grandissant. La fête devient gênante, les sourires se crispent, les corps se figent dans un ballet devenu absurde et grotesque. Le travail sur la scénographie est brillant, il installe immédiatement le spectateur dans cette atmosphère étrange, ce moment de tension hypnotisant que l'on devine à la limite du chaos. L'équipe d'interprètes quant à elle parvient par son jeu extrêmement précis à renforcer les images glaçantes, teintée de juste ce qu'il faut de kitsch. Ils déroutent leur audience, et jouissent des noirceurs et de la vulgarité de ces personnages détestables et géniaux. Une célébration décadente à ne manquer sous aucun prétexte !

Audrey Jean

# CULTURE-TOPS

## CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

**Audacieux, exigeant, fougueux, violent, et conquérant**

### THÈME

La pièce se déroule dans un restaurant chic : deux couples fêtent un anniversaire de mariage, un autre une promotion ; une femme seule semble ne rien faire. Autour d'eux gravitent la patronne et son serveur, qui s'attachent à satisfaire leurs désirs. Chacun va rapidement révéler ses dysfonctionnements, dévoiler ses souvenirs profondément enfouis et libérer ses pulsions longtemps réfrénées. Chaque personnage semble chercher à naître aux autres après être né pour lui-même avec une débauche d'énergie qui crée des situations extrêmes qui oscillent en permanence entre le bien et le mal.

### POINTS FORTS

Pinter livre ici sa dernière pièce, écrite en 1999. Ses personnages sont exposés comme dans une vitrine (la proximité du public dans ce petit théâtre chaleureux), dans une tension grandissante au fur et à mesure qu'ils se libèrent des conventions, des rôles et de toute forme de bienséance.

Le tour de force de Pinter est de rendre encore plus important ce qui n'est pas dit, ce qui se situe entre les dialogues (et que la mise en scène permet très intelligemment de laisser s'épanouir). Le spectateur passe ainsi sans transition d'une situation à une autre et garde la liberté de combler les vides. C'est surprenant au début de la pièce mais au fur et à mesure de son déroulement, on apprécie de sortir d'une sorte de confort pour participer pleinement à ce spectacle en mouvement, audacieux et exigeant.

Le metteur en scène a travaillé avec les élèves de la troisième année de l'école des Enfants Terribles. On sent la troupe, le désir de jouer ensemble, de partager une aventure commune faite d'une grande rigueur et de beaucoup d'écoute. Passons sur la difficulté économique de monter une pièce avec neuf comédiens dans un théâtre de 96 places, pour nous réjouir de l'ambition du projet et de la performance de chaque acteur.

### POINTS FAIBLES

La pièce surprend tout d'abord par une violence très « contemporaine » dont tous les spectateurs ne sont pas familiers. Cela peut désarçonner. Et puis la pièce déroule son dispositif et on est happé par son rythme intense. On fait corps avec les acteurs dans leur démesure. On ressort sonné, mais ce qui dérange au début ajoute au texte un nécessaire contrepoint.

### EN DEUX MOTS ...

Le texte a été écrit pour créer du désordre, la mise en scène crée du chaos, le spectateur est projeté dans un univers qui reprend les codes d'un théâtre très contemporain. La réussite de l'ensemble naît d'un lien qui s'élabore entre les acteurs et les spectateurs et provoque une vraie synergie.

### UN EXTRAIT

“Mon grand-père m'a introduit aux mystères de la vie et je suis encore en plein dedans. Je ne peux pas trouver la porte pour en sortir. Mon grand-père en est sorti. Il a laissé ça derrière lui et il ne s'est pas retourné. Il a parfaitement pigé. Et j'aimerais faire une autre intervention.”

### L'AUTEUR

Harold Pinter (1930 – 2008) est un écrivain anglais qui a écrit pour à peu près toutes les formes de représentation : théâtre, littérature, télévision, cinéma, radio. Il a reçu le Prix Nobel en 2005, au motif que : « [dans ses œuvres,] il découvre l'abîme sous les bavardages et se force un passage dans les pièces closes de l'oppression ». Après l'écriture de “Célébration”, il déclara arrêter l'écriture de pièces de théâtre pour se consacrer à la politique.



M° Goncourt / Belleville  
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com  
01 48 06 72 34

# EN AVRIL AU TDB

## AN IRISH STORY

De et avec Kelly Rivière

## MOULE ROBERT

Création | De Martin Bellemare  
Mise en scène Benoit di Marco

## L'AMOUR EN TOUTES LETTRES

De Martine Sevegrand  
Mise en scène Didier Ruiz

# PROCHAINEMENT

## AN IRISH STORY

De et avec Kelly Rivière



## L'AMOUR EN TOUTES LETTRES QUESTIONS SUR LA SEXUALITÉ À L'ABBÉ VIOLLET (1924-1943)

De Martine Sevegrand - Mise en scène Didier Ruiz



## AMAMONDE

Texte et interprétation Beautiful Losers  
Mise en scène Marion Delplancke  
Écriture et interprétation Beautiful Losers



## UN GARÇON D'ITALIE

D'après le livre de Philippe Besson  
Adaptation et mise en scène de Mathieu Touzé



Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)